

ANTIRESSE

N° 426 | 26.1.2024

LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT

Comment anéantir le néant?

ENFUMAGES PAR ERIC WERNER

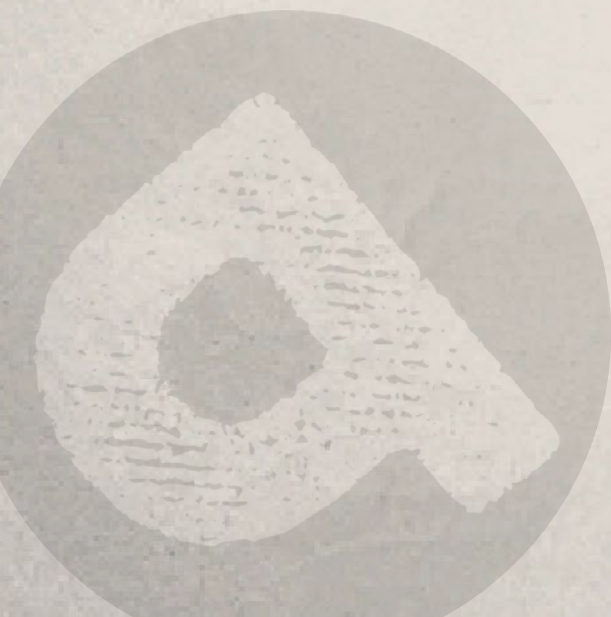
Silence et malveillance

LA LUCARNE D'ARIANE BILHERAN

Le tragique destin de Marie-Antoinette

ABÉCÉDAIRE DU TOTALITARISME PAR ARIANE BILHERAN

Zweig, Stefan



*Chroniques de la vie humaine
au temps des robots*



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Comment anéantir le néant?

C'EST À CETTE QUESTION QUE TENTE DE RÉPONDRE UN ROMAN RÉVOLTANT OU HILARANT SELON VOS PRÉJUGÉS MORAUX ET POLITIQUES — QUI VIENT DE PARAÎTRE. POUR LA PREMIÈRE FOIS, SELON SON AUTEUR, UN ÊTRE ENTIÈREMENT VIDE ET NÉANMOINS MALÉFIQUE SIÈGE SUR LE TRÔNE DE FRANCE. SI LE PRÉSIDENT FRANÇAIS EST BIEN VIVANT À L'HEURE OÙ NOUS ÉCRIVONS, LES ARGUMENTS EN FAVEUR DE SON ÉLIMINATION PHYSIQUE COMMENCENT À CIRCULER. REMETTANT À LA PAGE UN DÉBAT VIEUX COMME L'ANTIQUITÉ: LA QUESTION DU TYRANNICIDE.

FALLAIT-IL TUER MACRON®?

«Comme on le sait, Emmanuel Macron® est mort assassiné le 5 décembre 2023 à Lacaune dans le Tarn, à l'occasion de la visite d'un abattoir», écrit Nicolas Boucher en ouverture de son *récit*. En précisant aussitôt: «Je ne suis pas à l'origine d'une telle cocasserie.»

Assassiner — ou plutôt *liquider* — l'un des protagonistes clefs

de la *bétaillisation* de la France et de l'humanité dans un abattoir hypermoderne, aseptisé et vanté pour la «douceur» de ses méthodes de mise à mort, c'est en effet assez cocasse, et c'est bien entendu l'allégorie très explicite qui sous-tend ce roman sardonique. Celui qui a voulu soumettre son peuple à un traitement vétérinaire finira victime de sa propre médecine! «*Slaughtered like*

a pig! fut, ainsi, la une du Guardian», annonce l'assassin avec une sourde jubilation.

Est-ce entièrement de la fiction? Ayant refermé le livre, on a quand même le réflexe de vérifier certains faits. Oui, il existe bien une bourgade de Lacaune (2741 habitants) dans le Tarn, connue pour ses bains, son industrie viandière et son abattoir au nom poétique de *Soc Tuelacau Soc Expl Tuelacau!* Ça ne s'invente pas. On croirait une enseigne inventée par Cormac McCarthy dans la plus poisseuse de ses histoires. Le nom du grand romancier métaphysique américain ne vient pas ici par hasard: le plus gros clin d'œil de ce récit truffé d'œillades va justement au diabolique exécuteur de *No Country For Old Men*. Même le magasin de motoculture y existe bel et bien et sous le même nom. La seule chose qui ne colle pas, c'est l'assassinat lui-même. L'agenda de l'Élysée nous apprend que ce jour-là — le 5 décembre 2023 donc — M. Emmanuel Macron® revenait de la COP28 de Dubaï avant de présider, le 6 décembre, le conseil des ministres. Mais qui nous dit que ce n'est pas l'agenda d'une réalité parallèle, d'une autre dystopie encore, et que dans cette vie-ci le poulain de Brigitte n'est pas déjà désactivé?

Car l'une des hypothèses glaçantes de cette *fiction politique*, c'est que le Macron® assassiné le 5 décembre dernier dans le Tarn n'était peut-être que l'un des *Emmanuel Macrons* disponibles et qu'il pouvait très bien avoir été substitué depuis. Le *Young Leader* favori de Davos n'est pas un

chef politique, pas même un autocrate, un dictateur: c'est un non-être qui aurait pu être affecté ailleurs, un «homme en plastique», un vide total rempli dans l'«atelier d'Onkel Klaus», le «fruit d'un travail en laboratoire parfait d'où sortiraient bientôt d'autres clones de premier plan» (les Trudeau, Ardern, Kurtz, Attal...). Comme il était infiniment banal, tout l'opposé de l'homme d'exception, «fût-il exceptionnel dans l'exercice du mal», il avait fallu mobiliser de «nombreuses agences» à sa construction et à son intronisation. Quelles agences?

«Les mêmes qui, dans l'industrie musicale, sont en capacité de faire d'une pouffiasse d'un bled du Mississippi une Britney Spears, ou d'un chef de gang un rappeur enchaînant des tournées mondiales».

Ce n'est donc pas, selon Nicolas Boucher, une personne humaine qu'on assassine, c'est une image qu'on *cancelle*, et la modalité de la *cancellation* apparaîtra étrangement appropriée. On peut donc parier, conclut l'auteur, «non sur son remplacement, mais sur sa substitution. L'interopérabilité est bien ce qui inaugure le règne virtuel des dirigeants de sa génération.» L'un vaut l'autre, le prototype est le même, seules les *localisations* varient. L'Emmanuel Macron® version 1.0 apparaît comme la première itération opérationnelle de cette génération. Il a tourné en dérision, aboli et annihilé toute la tradition politique française, les idées, les partis. Son règne

est un trou noir où tout ce qui jadis constituait la France sera englouti. A commencer par son esprit.

LES FIGURES POTESKINE

Car si l'existentialisme selon Sartre est un humanisme, le macronisme selon nous est un psittacisme. Il n'y a aucune idée dans ce mouvement, aucune parole sensée et fondée, rien d'autre que le mouvement lui-même, pompe à ambitions vaines, montgol-fière à carrières et ruche à *bullshit jobs* dans un pays où le travail sérieux et intègre, au moment où Macron®, tel le joueur de flûte de Hamelin, se met *en marche*, ne permet déjà plus de nouer les deux bouts. Conséquemment, ainsi que les décrit Nicolas Boucher, les *macroniens* sont de doux espérants, dénués de tout autre horizon que celui déroulé par les paroles du Président. «En discutant avec eux, note-t-il, je mesurai la ferveur calme, apaisée mais fortement ancrée, avec laquelle ils parlaient d'Emmanuel Macron®». Cette pauvre troupe, incapable de voir la différence entre un pantin de l'oligarchie technofinancière et un caractère supérieur, c'est ce «public fictif, déplacé comme une troupe d'acteurs», que les caméras complaisantes filment en plan serré pour donner l'illusion d'un soutien populaire. «Les soldats de la Renaissance. Les figures Potemkine.»

C'est en s'incrustant parmi eux, à la faveur de quelques généreuses cotisations de soutien, que l'assassin pourra s'approcher au plus près d'un potentat entouré d'un dispositif de protection «très semblable à celui

d'un tyran africain redoutant d'être renversé» et dont les incursions *dans le peuple* ressemblent de tout point de vue à des sorties virtuelles. Ses observations minutieuses sur la sécurité, la chorégraphie des militants, les mots et les postures décrivent un univers parodique et exsangue dont un être encore pourvu d'âme et de raison ne peut que se détourner avec horreur. Pourtant, c'est cette armée de spectres qui tient le pays d'une main souveraine, sans opposition sérieuse, comme un sorcier tient sous sa coupe un château ensorcelé. Qui osera briser le sortilège?

QUAND LES SURNUMÉRAIRES SE REBIFFENT

Les circonstances de l'exécution occupent presque la moitié de ce récit de 120 pages. Elles nous permettent de découvrir la sociologie et la psychologie du milieu macronien, la configuration précise des lieux du crime, et bien entendu de faire connaissance avec l'assassin et ses motivations. Nicolas Boucher, comme son nom l'indique et comme il le souligne lui-même, n'a rien de l'homme providentiel ni du martyr. C'est un citoyen tout ce qu'il y a de plus ordinaire. De Houellebecq à Patrice Jean, l'homme surnuméraire, mâle blanc entre deux âges et chroniquement carencé en sérotonine, semble être le seul *héros de notre temps* que la littérature française contemporaine soit capable de faire vivre de manière convaincante. Ce symptôme à lui seul mérite des études. Quoi qu'il en soit, Nicolas Boucher ne se distingue de la

masse obédiente que par cette seule conviction: la nécessité d'éliminer Emmanuel Macron®, un acte dont la justification métaphysique occupera la deuxième partie, plus importante, de sa confession.

Fallait-il tuer Macron®? est, on l'aura compris par les citations — ainsi que le *Pain de méninges* de ce numéro — un pamphlet jouissif de la première à la dernière ligne, témoignant d'un incontestable talent littéraire, mais aussi d'une culture assez déhanchée, mêlant les références trash aux Pères de l'Église. Peut-être, avant de l'auto-éditer, l'auteur l'avait-il soumis à quelques éditeurs réputés «téméraires» de la place parisienne ou quelques provinciaux en embuscade. «Tout de même, cette niaque...» aura murmuré le *rocker* du comité de rédaction avant de se faire rappeler à l'ordre par les regards consternés de ses collègues au sphincter bloqué. Sous l'Ancien régime, le régicide et lui seul était puni d'écartèlement, le pire des supplices. Cette justification du macronicide par anticipation rétroactive n'avait sans doute aucune chance de sortir des presses en France, c'est pourquoi elle est imprimée en Europe de l'Est et diffusée uniquement par vente en ligne. Il m'étonnerait même que l'auteur vive sur le territoire national.

Sous le règne astucieux de Mitterrand ou la bonhomie désinvolte de Chirac, une telle provocation eût été traitée par le mépris. La Macronie, c'est différent. Elle surveille, dicte, ordonne, quarante-neuf-trolle, mais ne réfléchit pas. Il

se peut que par un décret de censure stupide et maladroit elle offre à ce roman un succès de scandale bienvenu (et la diffusion qui va avec, dans la mesure où celle-ci est aujourd'hui irrêtable). Car sa harangue sur la construction des *leaders* de synthèse dans les ateliers d'Onkel Klaus n'apparaît comme une pantalonnade qu'en première audition. En réalité, elle incorpore, condense et prolonge toute la réflexion moderne sur le capitalisme du désastre, la dépossession universelle et la démonologie cybernétique qui les sous-tend.

MALLEUS MALEFICARUM

On comprend donc que l'assassinat du président de gomme n'était que le choc propitiatoire à cette discussion qui est le cœur du livre: *de quel mal sommes-nous possédés? Et comment nous en défaire?*

Il y a, on l'a vu plus haut, une différence ontologique entre le Macron® et toute la lignée des dirigeants — rois, empereurs, régents, présidents — qui l'ont précédé. Même le lamentable Hollande, jet de diarrhée dans un collant en latex(1), était encore un résidu de l'ancienne société. Il avait des décennies de militantisme, de grenouillage et de réseautage derrière lui. En un mot: une *biographie* politique. Macron®, en revanche, est un *produit*: il a une *notice*.

Le produit en question n'est pourtant pas inerte: il est toxique. Pour le comprendre, il faut d'abord savoir, comme le savait Hannah Arendt, que le Mal commence déjà là où le Bien bégaie. Son œil est «une vitre

au travers de laquelle aucune âme ne brille», son regard est d'une hiératique fixité. Il ne voit pas les gens. Ce n'est pas un homme du plaisir commun, note Boucher, et s'il jouit, ce ne peut être «que dans une des formes les plus alambiquées, les plus perverses de la jouissance. Dans une des formes les plus abouties du mal» (p. 68). Il a donné un aperçu de ses plaisirs en se complaisant dans la transgression gratuite de tout ce qu'il y avait à transgresser au royaume de France. Comme le dit l'un de ses cireurs de bottes les plus empressés, «il incarne tout ce dont les Français ont peur». L'envoûtement est tel que ce journaliste de succion ne remarque même pas la perversité de son compliment.

J'ai, curieusement, retrouvé dans ce portrait l'écho d'un article que j'avais publié en juin 2017 dans le n° 166 de la revue *Éléments: le Nécronomacron* (reproduit dans l'*AP332*), suivi en 2018 par le *Macronomicron* (*AP150*). J'avais moi-même été frappé, à l'époque, par l'absence d'esprit que révélait ce regard étroit, et davantage encore par son absence d'âme. Mais ce qui m'étonnait encore plus, c'était que personne d'autre, ni dans la presse *mainstream* ni dans la contre-narration, ne se rende compte de l'inachèvement manifeste (sur le plan humain) de cet *incube*. On en restait au plan politique, manifestement dépassé. Il aurait fallu peut-être pousser la réflexion, montrer que ce séducteur sorti des laboratoires de la gouvernance managériale n'était pas apparu tout seul, qu'il était le fruit de

la sonore frivolité, du snobisme et de la complaisance de tout un milieu, de tout ce qui — en réalité — *compte* en France au tournant du millénaire. Je me suis pourtant arrêté après ces deux articles. A dire vrai, on m'a même recommandé d'éviter ce sujet comme on évite la chambre du pendu. *Invoquer les démons les fait advenir* m'a-t-on rappelé. Je me suis contenté depuis lors de rappeler l'essence synthétique du phénomène en accolant un ® à son nom.

Je ne sais si «Nicolas Boucher» avait lu ces textes, mais il me semble parfois qu'il reprend cette *théologie du néant à la manière de Lovecraft* que j'avais touchée puis abandonnée peu après son irruption. Et qu'il pose d'emblée la bonne question: non pas «comment nous a-t-il emberlificotés?» mais «comment nous sommes-nous laissés faire?» Suit une diatribe féroce, entrecoupée de rires désespérés et de larmes de rage, sur la frivolité avec laquelle la France, l'Europe, et somme toute l'humanité industrielle dans son ensemble, ont troqué leur âpre dignité contre une agréable servitude — qui l'est de moins en moins, du reste. En deux générations, *Salut les copains!* est devenu *A vos ordres, M. le Préfet!*

Car, écrit Boucher, «nous avons abdicé dans la fête». Plus rien n'avait de consistance, plus aucune limite ne tenait: «nous sommes les hommes de la démesure». S'amuser jusqu'à en devenir peaux de tambour, comme les garçons perdus de l'Île aux plaisirs, chez Pinocchio! C'est sur cet humus-là que l'ingénierie sociale

post-humaine a étendu son mycélium. Jusque là, nous sommes encore dans les eaux d'un Philippe Muray. Mais Boucher entre dans un territoire peu fréquenté depuis Bernanos par les essayistes français: la théologie. Il relève que les nouveaux maîtres, les fabricants de Macrons®, ne sont même plus des matérialistes avides à l'ancienne mode. Non: ils sont au-delà de la matière. «Le monde des choses est mort.» La possession qui les intéresse est d'une autre nature.

«Leur règne ne consiste pas seulement à nous transformer en choses sur lesquelles ils auraient un pouvoir étendu, infini. Son avènement consiste à mépriser ces choses même, à n'y voir aucune valeur, ce qui est une forme haute de spiritualité, mais d'une spiritualité mauvaise, une des formes les plus élaborées du mal.»

Ceux qui ont identifié la menace, que peuvent-ils faire? Le défi est bien au-delà des pétitions, mobilisations, grèves et concertations. Il nous faut désormais «beaucoup d'anathèmes», un nouveau Jésus-Christ, clame Boucher. Ou au moins un nouveau Chrysostome, et il nous donne même un avant-goût de la harangue surprenante que ce prophète à la bouche d'or nous adressera — à nous, humains, non à ces zombies de la *hideuse puissance*(2). L'argument central en étant que ni l'araméen, ni le copte, ni le grec ancien, ni aucune langue capable d'exprimer «uniment toutes les choses du monde et leur aura sacrée» n'a de mots pour dire *leggings de course à bande réfléchis-*

sante! — Qui s'arrêtera à la boutade, ici, perdra tout le sel du livre.

Pour dire ces choses, insiste Boucher, il lui était impératif de survivre à son acte. Il lui fallait l'expliquer après coup, non léguer des manifestes à la Breivik ou des vidéos sur TikTok. Comme son lointain compagnon d'armes Ted Kaczynski, dit Unabomber, Boucher a organisé avec soin son *service après-vente*. Il lui fallait conserver sa voix et sa conscience pour vous persuader que son acte n'était pas un appel à la violence, ni même, à la rigueur, un homicide, mais la désactivation d'un hologramme — et par là même, la dissipation du sortilège. Son choix, pour «porter haut la devise du maintien de l'humanité» s'est porté sur «la voie calme du refus». Paradoxe suprême, c'est le mot *calme*, ici, qui apparaît le plus percutant. Se détourner *calmement* de l'illusion, lui dire *non* quoi qu'il en coûte, accepter qu'en des temps de tyrannie radicale la sauvegarde de son âme équivaut à la voie de la mort, comme l'a magnifiquement expliqué Alexandre Havard, est peut-être le seul message réellement subversif qu'on puisse émettre au milieu de cette cacophonie de propagande, d'opposition et de pseudo-opposition.

Paradoxe plus cocasse encore — puisque tout n'est que cocasserie, à vrai dire — le livre de l'assassinat de Macron® remplit au fond le même rôle qu'un assassinat réel puisqu'il vous invite à littéralement passer la main dans l'hologramme en remettant *calmement* sur le tapis un thème

moralement légitime que la masse hypnotisée a appris à rejeter plus viscéralement que le viol d'un enfant: la question du *tyrannicide*.

**CODA: DIALOGUE IMAGINAIRE
SUR LE TYRANNICIDE**

J'ai reçu son livre sous pli discret de l'autre bout de l'Europe. L'auteur ayant préféré se réfugier dans l'anonymat, il ne m'en voudra pas d'improviser ce débat avec lui sur le mode docu-fictif comme lui-même a organisé son forfait. J'espère que les mots que je lui prête le feront suffisamment sursauter pour qu'il se manifeste et entame un vrai dialogue avec nous.

Moi: Notre époque trop bien élevée n'aime pas le sujet de votre livre. Quoi que puissent faire les tenants du pouvoir, l'idée de leur élimination physique soulève l'horreur du citoyen...

Nicolas Boucher: ...Révélant le degré de conditionnement servile dudit citoyen. Elle était pourtant envisagée de sang-froid par les Anciens. Harmodios et Aristogiton, les *Tyrannoctones* qui avaient assassiné le tyran athénien Hipparque, sont célébrés comme des héros, leur geste étant considéré comme l'acte fondateur de la démocratie. Or Hipparque était infiniment moins néfaste à la survie d'Athènes que l'Emmanuel Macron® ne l'est à la survie de la France.

Moi: Soyons justes: votre stratégie n'a rien d'original. Vous citez la figure de Princip, qui tua François-Ferdinand, ou de Damiens, qui égratigna

Louis XV mais fut quand même écartelé. Vous auriez pu vous appuyer sur les exemples de Charlotte Corday, voire de Bastien-Thiry. L'histoire de France ne manque pas de potentats abusifs ni de citoyens énervés.

Nicolas Boucher: Oui, mais ne nous attardons pas aux énergumènes ni aux esprits partisans. Pourquoi ne pas remonter à St. Thomas d'Aquin, à qui l'on doit la théorie catholique officielle, si j'ose dire, du tyrannicide — et pour ainsi dire son cadre juridique? Au temps de l'attentat de Bastien-Thiry contre de Gaulle, en 1962, Le Monde — oui, le très obséquieux *Monde*, rendez-vous compte! —, avait demandé à un théologien de relire la vieille doctrine à la lumière des derniers événements. Le bon père, pas fou, s'est empressé d'exclure le Général des cibles légitimes:

«Le Docteur angélique distingue en effet le tyran d'usurpation et le tyran de gouvernement. Le tyran d'usurpation est l'injuste agresseur d'un pouvoir légitime: envahisseur du territoire national, conspirateur cherchant à renverser un gouvernement établi. Dans ce cas, c'est lui qui a déclaré la guerre à la nation. Et saint Thomas cite, sans l'approuver positivement, ni cependant la condamner, la phrase célèbre de Cicéron: "Un sujet qui pour délivrer sa patrie tue le tyran mérite louange et récompense.»

Dans ma fiction politique, bien entendu, Macron® entre dans la première catégorie, celle des tyrans d'usurpation qui de plus ont déclaré la guerre à la nation. Ai-je besoin, après sept ans, de détailler ces deux

points? Comme je le dis et le répète, mon livre n'est pas un appel à la violence, bien au contraire. Je crois avoir suggéré la méthode la plus humaine — comme l'on dit dans les brochures de cet abattoir hypermoderne, à Lacaune —, pour mettre fin à la violence inouïe, insouciant et grimaçante, de ce régime contre son propre peuple.

Moi: Croyez-vous sincèrement que votre argument soit recevable dans l'état actuel de l'opinion française?

Nicolas Boucher: Dites-moi alors quel autre mot d'ordre, quel autre message de libération ce peuple asservi et frémissant de pétiole serait prêt à entendre? Pour ma part, j'ai préféré tenter le coup. Qu'est-ce qu'on risque? De toute façon, au train où l'on est parti, encore dix ans de macronisme (via «la série emboîtée de ces poupées gigognes»), et de ce pays il ne restera rien. *Tabula rasa. Grosser Reset!* comme dirait Onkel Klaus.

Moi: Pourquoi alors ne pas signer votre forfait de votre nom, tant qu'à faire, et assumer les conséquences?

Nicolas Boucher: Mais mon cher Monsieur, parce que je suis aussi rachitique, aussi psychologiquement désarmé que ces figurines Potemkine que je décris, et que l'immense majorité des Européens du reste. Il n'y a que quelques Américains, en Occident, pour prendre le mot résistance

au pied de la lettre, ou au moins dans son acception électrique: le truc qui chauffe mais ne laisse rien passer. Je n'ai jamais eu la prétention de sortir du lot, et donc de cet envoûtement d'une société où tout est représentation. Je compte seulement que l'intrusion rugueuse du réel, couplée à cette désinhibition mentale que je propose, rendra un début de *virtus*, de force morale concrète, à cette masse pour qu'elle redevienne peuple. Je ne suis rien par moi-même, rien qu'un des catalyseurs de ce processus.

NOTE DE LA RÉDACTION

Cet article ne constitue bien entendu aucunement un encouragement à l'assassinat de Monsieur Macron® ou d'un autre dirigeant politique, forme de violence que nous condamnons.

- Illustration: Harmodios et Aristogiton, les Tyrannoctones (poterie grecque récemment colorisée).
- Site du livre et commandes: <www.apotastena.com>

NOTES

1. Napoléon aurait traité Talleyrand de merde dans un bas de soie, la présente expression n'en est qu'une adaptation dans l'air du temps.
2. Allusion au roman du même nom de C. S. Lewis, *Cette hideuse puissance*, dont la lecture apparaît de plus en plus urgente pour la compréhension des temps — ceci bien qu'il date de 80 ans...



ENFUMAGES par Eric Werner

Silence et malveillance

AVEC PLUS DE CENT LIVRES ET 2000 ARTICLES, ALAIN DE BENOIST EST DE LOIN L'AUTEUR FRANÇAIS LE PLUS FERTILE ET LE PLUS ÉRUDIT DE CE DERNIER DEMI-SIÈCLE. IL POSSÈDE AUSSI L'UNE DES PLUS GRANDES BIBLIOTHÈQUES AU MONDE. QUE LA CULTURE OFFICIELLE ET LES MÉDIAS AIENT PU OCCULTER CE PENSEUR D'ENVERGURE UNIVERSELLE EN DIT LONG SUR LA SANTÉ DU SYSTÈME. LE CHALEUREUX OUVRAGE QUE LUI CONSACRE FRANÇOIS BOUSQUET REMET L'AUTEUR À L'ENDROIT ET LES PENDULES À L'HEURE.

François Bousquet est le rédacteur en chef de la revue bimestrielle *Eléments*, le magazine de la Nouvelle Droite, qui a fêté en 2023 un premier demi-siècle d'existence. C'est l'une des trois publications de la Nouvelle Droite, les deux autres étant *Nouvelle Ecole* et *Krisis*. La Nouvelle Droite est elle-même associée au nom d'Alain de Benoist, qui a contribué avec d'autres à la faire exister. Aujourd'hui encore Alain de Benoist collabore activement à *Eléments*. Il

en rédige régulièrement, en particulier, l'éditorial.

François Bousquet vient de lui consacrer un ouvrage intitulé: *Alain de Benoist à l'endroit*. Le titre joue ironiquement sur les mots: remettre à l'endroit ce que les médias centraux, sinon exactement centristes, se sont employé au fil des décennies à mettre à l'envers, «dans la conjuration du silence et de la malveillance». Remettre à l'endroit, qui plus est, un auteur qu'on dit être de droite, mais ne l'est en fait pas tellement,

ni objectivement, ni subjectivement. Alain de Benoist n'est pas plus de droite que de gauche, en ce sens qu'il ne se laisse pas enfermer facilement dans ces catégories. Les frontières qu'elles dessinent ne lui conviennent guère, il est davantage à son aise quand il les franchit que dans le non-franchissement. Il est peut-être de droite, mais pas forcément au sens où on l'entend ordinairement. Pensée difficilement étiquetable, en tout état de cause, donc forcément aussi dérangement. Mais parler de pensée dérangement est presque en soi une tautologie. Une pensée non dérangement ne relève déjà plus de la pensée. Qu'est-ce qu'une pensée non dérangement?

UN MOINE PENSANT

On peut aborder l'œuvre d'Alain de Benoist sous plusieurs angles. Elle mérite d'abord d'être abordée pour elle-même. Auteur, à ce jour, de 120 livres et de 2000 articles, il publie au minimum un livre par an; des livres, en plus, traitant d'un très grand nombre de sujets. Autrement dit, beaucoup de lectures en arrière-plan. On se demande parfois comment il fait. Mais il le fait! François Bousquet cite à son propos l'adage: *nulla dies sine linea*, pas de jour sans une ligne, en fait il faudrait dire: pas de jour sans au minimum une quinzaine de pages d'écriture, tel est son rythme de travail. Plus, encore une fois, une grande abondance de lectures accompagnatrices. Ce qui requiert une discipline de travail peu courante. François Bousquet

cite l'exemple de Kant, mais, en fait, c'est ainsi que les grands auteurs (et même les autres) ont toujours plus ou moins travaillé dans le passé: Balzac, Renan, Proust, etc. On ne pense qu'à ça, et toute la journée est consacrée à ça. On ne se laisse non plus distraire par rien d'autre. Alain de Benoist, nous dit François Bousquet, a même supprimé certains repas: le petit-déjeuner et même le repas de midi!

Le problème, si problème il y a, se situerait plutôt du côté du lecteur. Car, forcément, le lecteur a quelque peine à suivre. L'auteur écrit presque plus vite encore que son lecteur ne parvient à le lire!

L'autre manière d'aborder l'œuvre d'Alain de Benoist est de le faire sous l'angle de l'accueil qui lui a été fait, de sa réception. On en revient ainsi aux médias centraux et à leurs partis pris, partis pris qui font qu'en certains lieux on ne peut pas seulement prononcer le nom d'Alain de Benoist sans que les gens ne tombent aussitôt en pâmoison: «Nous bien sûr on est pour la liberté d'expression, ne nous faites pas dire le contraire. Mais il y a des limites, etc.» Bref, c'est reparti comme en 14. On dit qu'il n'y a pas de censure dans nos pays, en réalité elle est omniprésente, et surtout omniraflante. Elle prend forme en un certain nombre de textes de lois, mais pas seulement. Les textes de lois ne sont en fait que la pointe émergée de l'iceberg. La censure informelle des médias centraux en est une extension directe, de loin plus préjudi-

ciable encore. Il y a des sujets tabous, comme aussi un certain nombre d'auteurs dont on veille autant que possible à ne jamais prononcer le nom. Dans le cas d'Alain de Benoist, François Bousquet parle même de «chape de plomb». L'expression n'est pas exagérée.

Les auteurs en question ne sont bien sûr jamais non plus invités à s'exprimer dans des tables ouvertes ou des forums de discussion. En sorte que, de nos jours, lesdites tables ouvertes ressemblent de plus en plus à des réunions telles que celles décrites par Zinoviev dans les *Hauteurs béantes*: chacun surveillant l'autre en se sachant lui-même surveillé. C'est le système du parti unique. Tous ces gens se détestent naturellement entre eux cordialement et passent leur temps par ailleurs à se tendre des crocs-en-jambe. Mais face à l'ennemi commun, ils retrouvent le sens de la solidarité. Il n'est pas trop difficile d'avoir accès aux médias centraux quand vous défendez l'écriture inclusive, ou mieux encore l'utilisez vous-même dans l'un de vos écrits, en critiquant au passage la société misogyne et patriarcale. Là, aucun problème, vous choisissez vous-même le jour et l'heure. Si vous avez le malheur en revanche de penser autrement sur ces questions-là, comme sur

d'autres idéologiquement clivantes, estimez-vous déjà heureux si l'on vous ignore. Ces tables ouvertes le sont à géométrie variable.

PLURALISME DANS L'UNANIMITÉ

Sauf, d'une part, qu'il y a toujours des failles dans le système: ne serait-ce que le bouche-à-oreille. Quand un auteur écrit de bons livres, comme c'est le cas d'Alain de Benoist, les médias centraux ont beau ne pas en parler, qu'ils le veuillent ou non les gens en parlent quand même, entre eux en particulier, après quoi la parole fait son chemin. Elle est incontrôlable. Et d'autre part la censure est une arme à double tranchant, au sens où, à la longue, trop de censure tue la censure. Elle peut même se retourner contre le censeur lui-même, contribuant ainsi à lui faire perdre toute crédibilité. C'est peu ou prou de nos jours ce qui est en train de se passer. Qui croit encore à l'objectivité des médias centraux? Au fait qu'ils donnent la parole à tout le monde? Si l'argent public n'était là pour leur maintenir la tête hors de l'eau, il y a longtemps déjà qu'ils auraient disparu corps et biens.

C'est bien sûr systémique. Il faut relier tout cela au mode de fonctionnement d'ensemble du régime, qui effectivement, sans le dire, est un régime de parti unique, comme

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://via.le.site.ANTIPRESSE.NET).

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

l'avait bien vu Zinoviev. Comme tout parti unique, il se fractionne en un certain nombre de tendances, mais ce n'en est pas moins un parti unique. À côté du parti unique, il y a bien sûr aussi des opposants. Ils n'ont aucun accès ou presque aux médias centraux, mais ne s'en présentent pas moins parfois aux élections. De quoi vous plaignez-vous? C'est vrai qu'il faut être modeste dans ses revendications. Quand des gens signent une pétition pour protester contre le choix de l'écrivain Sylvain Tesson en tant que parrain du Printemps des poètes, une manifestation soutenue par l'État, au motif qu'il passe pour être une «figure de proue de l'extrême droite littéraire», il est tout à fait injuste de leur reprocher leur sectarisme: ils font seulement usage de leur propre droit à la liberté d'expression. Eux aussi, après tout, y ont droit, et pas seulement Sylvain Tesson. Nous voilà apparemment

très loin d'Alain de Benoist. Mais pas si loin non plus que cela. Au début des années 80, nous rappelle François Bousquet, Alain de Benoist et d'autres membres de sa mouvance furent eux-mêmes victimes d'une campagne de haine orchestrée à leur rencontre, ce qui leur valut de ne plus pouvoir écrire dans le journal qui jusqu'alors accueillait leurs articles. Le directeur du journal en question dut se résigner à mettre fin à cette collaboration: «C'est le cœur serré et l'esprit déchiré que je vous vois partir. Je n'avais pas le choix. On exigeait de moi cette mesure». Voilà pour la liberté de la presse.

- Photo: Alain de Benoist par SD, janvier 2023.

LECTURE RECOMMANDÉE

- François Bousquet, *Alain de Benoist à l'endroit*, La Nouvelle Librairie, 2023.



LA LUCARNE d'Ariane Bilheran

Le tragique destin de Marie-Antoinette

IL N'EXISTE SANS DOUTE PAS D'EXEMPLE AUSSI CRIANT D'INSTRUMENTALISATION À DES FINS POLITIQUES QUE LE CAS DE CETTE FEMME PRISE DANS LES GRIFFES DE L'HISTOIRE AVANT D'ÊTRE BROYÉE PAR ELLE. C'ÉTAIT LA CONDITION, POURTANT, POUR QU'UNE VIE SOMME TOUTE ORDINAIRE SE TRANSFORME EN DESTIN SUBLIME. PRÉFIGURANT LES MILLIERS DE VICTIMES INNOCENTES DE LA FOLIE TOTALITAIRE.

«Tout humain ne continue réellement à vivre après sa mort qu'aussi longtemps qu'il se trouve sur terre quelqu'un pour l'aimer.» (Stefan Zweig, *Marie-Antoinette*)

Marie-Antoinette est la reine tout à la fois la plus célèbre et la plus méconnue de l'histoire de France. Née le 2 novembre 1755 à Vienne en Autriche, elle mourut guillotinée le 16 octobre 1793 sur la place de la Révolution à Paris (actuelle place de la Concorde). Elle régna sur la France et la Navarre de 1774 à 1791 puis fut reine des Français de 1791 à 1792, la dernière reine de l'Ancien Régime, l'archiduchesse d'Autriche, princesse impériale et princesse royale de Hongrie et de Bohême, la plus jeune fille de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche et de François Ier, empereur du Saint-Empire romain germanique. À l'âge de quatorze ans, elle devint dauphine de France en 1770, par son mariage avec

le futur roi Louis XVI, avant que son époux n'accédât au trône en 1774.

C'est de cette reine-là, fruit d'innombrables projections et fantasmes que l'écrivain Stefan Zweig, juste avant l'accession au pouvoir des nazis, entreprend de peindre le portrait, afin de rétablir une forme de justesse et de vérité historique. Pour ce faire, l'auteur s'est appuyé sur les archives de l'Empire autrichien et sur la correspondance du comte Axel de Fersen, qu'il fut le premier à consulter dans son intégralité.

ATTAQUER LA FEMME DERRIÈRE LA REINE

Dans ce chef-d'œuvre de la biographie classique qu'est ce *Marie-Antoinette*, Zweig décrit une jeune princesse trop tôt appelée au trône, que les circonstances historiques et l'impuissance de Louis XVI précipitent dans un tourbillon de distractions et de fêtes. Son parti pris est clair:

remettre de la rationalité pour dépassionner la vie de la Reine. Le lecteur doit comprendre que la Révolution devait attaquer la reine et que, pour attaquer la reine, il lui fallait attaquer la femme derrière la reine. Nul souci de vérité ici, mais au contraire, pure stratégie politique pour faire tomber la royauté en racolant de façon démagogique la multitude à travers la figure d'une femme passée d'idole à catin. La cause révolutionnaire ne se priva pas, en effet, de salir cette femme par d'inimaginables calomnies possibles, lui attribuant toutes sortes de dépravations morales, vices et perversités: sa tête était mise à prix. Lors du retour d'un Bourbon sur le trône en 1815, la figure de Marie-Antoinette fut de nouveau convoquée, mais cette fois-ci, idéalisée, auréolée, vantée pour son esprit de sacrifice, sa grandeur d'âme, son héroïsme. Il n'existe sans doute pas d'exemple aussi criant d'instrumentalisation à des fins politiques que cette femme, prise dans les griffes de l'histoire, avant d'être broyée par elle.

UNE BIOGRAPHIE DU «JUSTE MILIEU»

Tout l'intérêt de cette biographie est dans le choix de Stefan Zweig de rétablir un «juste milieu»: Marie-Antoinette n'est «ni la grande sainte du royalisme ni la grande "grue" de la Révolution, mais un être moyen, une femme en somme ordinaire, pas trop intelligente, pas trop niaise, un être ni de feu ni de glace, sans inclination pour le bien, sans le moindre amour du mal, la femme moyenne d'hier, d'aujourd'hui et de demain, sans penchant démoniaque, sans soif

d'héroïsme, assez peu semblable à une héroïne de tragédie.» La compassion de Stefan Zweig pour la reine, il l'explique ainsi: les destins tragiques sont souvent choisis et même revendiqués par les génies, les «grands hommes», lesquels cherchent inconsciemment un sort extraordinaire, une vie héroïque, une ordalie à la mesure de leur sacrifice. Leur audace est un défi au danger, de sorte que ces destins ne sont jamais étrangers à la souffrance qu'ils rencontrent, à l'épreuve du feu initiatique qu'ils provoquent, et qui les conduit aux martyres mystiques. En revanche, Marie-Antoinette n'a jamais revendiqué une telle fatalité. De nature plutôt faible, elle fut entraînée malgré elle dans des événements historiques qui la dépassèrent puis l'écrasèrent, pour avoir été, tout simplement, au mauvais endroit, au mauvais moment. Elle ne réclamait pas de statut d'héroïne, n'avait aucune intention de se dépasser «du dedans», sous le burin des événements. Stefan Zweig nous indique que cette souffrance de l'antihéros, de l'homme moyen, n'a pas de sens, et que, précisément, une telle absurdité est sans doute beaucoup plus tragique et pathétique que celle du héros autoproclamé. Plus émouvante même, car cet individu moyen n'a ni la force ni le tempérament de supporter ou de sublimer la souffrance. Les âmes tièdes ne sont pas armées pour l'épreuve du feu.

«Sans l'irruption de la Révolution dans son fol univers de plaisirs, cette princesse insignifiante aurait tranquillement continué à vivre comme des millions de femmes de tous les

temps; elle aurait dansé, bavardé, aimé, ri, se serait parée, aurait rendu visite et fait l'aumône; elle aurait mis au monde des enfants et finalement se serait étendue doucement sur un lit pour y mourir, sans avoir réellement vécu selon l'esprit du temps.»

Le récit de Stefan Zweig est chronologique, depuis l'instruction à la hâte de la jeune fille avec l'apprentissage du français et du maintien requis par son rang, sur un tempérament d'une grande intelligence mais d'une faible discipline, en vue du mariage à la cour de France, jusqu'à son dernier voyage en passant par l'affaire du Collier et la fuite à Varennes. Jolie, décorative, Marie-Antoinette a bon caractère, mais Zweig insiste sur le nombre d'humiliations vécues dès le plus jeune âge, dans cette cour royale où «elle ne peut conserver aucun souvenir, pas même une bague, une croix, le monde de l'étiquette ne croulerait-il pas si elle gardait une seule agrafe ou un ruban qu'elle aimât?» L'auteur ne s'interdit pas de psychologiser l'histoire: l'origine de la Révolution française, ou en tout cas, son actualisation, ne serait-elle pas en lien avec l'impuissance sexuelle du Roi Louis, «l'adversaire le plus dangereux de Marie-Antoinette, son ennemi le plus funeste, qui, le premier, lui souhaite la bienvenue en France. Et la main qui maintenant lui donne la bénédiction est la même qui plus tard précipitera dans la boue son honneur et sa couronne»? Car *Matrimonium non consummatum est*, durant des années, ce qui fait les choux gras des commérages de la cour. L'indigence sensuelle

du lit royal devient une affaire d'État, qui décide et oriente la succession au trône. Les déboires privés du couple sont liés au destin public du monde. Zweig constate qu'il manque à Louis XVI la force d'agir dans la vie publique, parce que sa virilité lui fait défaut dans la vie privée. Son malheur est connu de tous. Quant à Marie-Antoinette, chacun sait qu'elle nage dans la frustration sexuelle, et Stefan Zweig brosse le portrait psychologique *quasi* freudien des conséquences «d'une perpétuelle excitation sexuelle insouviée». La tragédie intime de l'insatisfaction de la reine face à l'impuissance de son époux alimente les cancanes, qui seront autant de ferments pour gonfler la propagande révolutionnaire. En somme, la misère conjugale pénètre les intrigues de cour, avant de se répandre dans l'histoire universelle.

L'ESCROQUERIE «LA PLUS AUDACIEUSE DE L'HISTOIRE»

Et puis, il y eut la sombre affaire du collier, habilement exploitée par ses nombreux ennemis à la cour de France, afin de salir l'image de la reine, et l'éloigner de son peuple. Zweig note que la fiction est bien en-deçà de la réalité, dont il investit les moindres détails. Le collier de la reine est une escroquerie monumentale, qui s'est déroulée de 1784 à 1786 à la cour de France, montée par Madame de La Motte, une noble désargentée, aidée de Cagliostro. Le nom de la reine est utilisé pour faire croire qu'elle désirait un collier de diamants exceptionnel d'une valeur de plus d'un million et demi de livres. L'achat n'est pas payé, et le collier

disparaît. Or, Marie-Antoinette n'eut aucune idée de l'abus honteux que l'on fit de son nom, de sa personne, de son honneur. Elle subit une usurpation d'identité par une escroquerie que Zweig qualifie «da plus audacieuse de l'Histoire». Mais, indique l'auteur, tout ceci n'a été rendu possible qu'en raison des calomnies durables qui avaient façonné la mauvaise réputation de la reine. Ce coup de projecteur sur le visage de Marie-Antoinette est dangereux: dans les périodes troublées, les peuples veulent des coupables faciles aux injustices. Il faut cristalliser la haine sur une cible, et la draper de tous les maux. Stefan Zweig lie l'innocence de Marie-Antoinette et son inexpérience dans le vice politique, à ce statut projectif de bouc émissaire. Elle «n'a jamais su pratiquer l'art utile de gagner les gens par adresse, calcul ou flatterie.» Elle voudrait bien être éloignée des affres de l'histoire, mais le tourbillon révolutionnaire ne lui épargne aucune humiliation; elle en perd l'espoir de se sauver elle-même.

LES FAUSSAIRES DE LA RÉVOLUTION

Au début de la Révolution française, Marie-Antoinette est placée en résidence surveillée au palais des Tuileries, avec la famille royale. Elle est commise dans la fuite manquée des 20 et 21 juin 1791 à Varennes, où la famille royale tente de rejoindre le bastion royaliste de Montmédy pour lancer une contre-révolution. La reine est aussi impliquée dans la première coalition, cette alliance formée au début de 1793 par plusieurs États européens contre la France, devenue

une république en septembre 1792 et qui exécutera Louis XVI le 21 janvier 1793. Marie-Antoinette est transférée de la prison du Temple à la Conciergerie dans la nuit du 1er au 2 août 1793. Stefan Zweig regrette cette aptitude qu'a la Révolution de conférer «le pouvoir d'être inhumain en son nom», en particulier lorsque l'enfant est brutalement arraché à sa mère. «Que peut encore le monde contre elle, à présent qu'on lui a pris son mari, son enfant, son amant, sa couronne, son honneur, sa liberté?» Mais la Révolution n'est pas tout le peuple, dont une partie compatit avec cette femme et le calvaire qu'elle traverse, en particulier lors de son procès, qui s'ouvre devant le Tribunal révolutionnaire le 14 octobre 1793, sous le nom de «veuve de Louis Capet». L'abolition de la royauté avait été proclamée le 21 septembre 1792. Hébert, le démagogue aux propos salaces et orduriers, devenu le substitut du procureur de la Commune de Paris après le renversement des autorités légales, et auquel la mort de Marat laisse le champ libre pour devenir l'idole des sans-culottes, fait hardiment et frauduleusement témoigner son fils de 9 ans contre Marie-Antoinette pour... inceste. Cet outrage exaspère Robespierre lui-même ainsi que les membres du Comité de salut public: traduit devant le tribunal révolutionnaire, Hébert sera lui aussi condamné à mort et exécuté le 24 mars 1794. Par temps révolutionnaire, la guillotine fauche aveuglément dans tous les camps. Condamnée le 16 octobre 1793, Marie-Antoinette est exécutée le jour même. Pour autant, le

dossier était vide, raison pour laquelle il avait fallu suborner plusieurs témoins livrant des affabulations: pamphlets pornographiques, accusations de débauche, etc. Le procureur général compara pathétiquement «la veuve Capet» aux débauchées les plus célèbres de l'Histoire, à Messaline, Agrippine et Frédégonde.

À l'heure de cet ultime procès, l'ancienne dauphine, indisciplinée et médiocre, a compris et accepté son rôle historique. Marie-Antoinette en est désormais imprégnée; elle doit épouser sa mission de témoin, s'agissant des faussaires de la Révolution:

«— Oui, le peuple a été trompé; il l'a été cruellement, mais ce n'est ni par mon mari ni par moi.

— Par qui donc le peuple a-t-il été trompé?

— Par ceux qui y avaient intérêt, et ce n'était pas le nôtre de le tromper.»

Zweig exhibe le contraste entre le visage de la haine et du sadisme dans la Révolution, et celui, sentimental, de cette faible femme, qui se démène pour faire parvenir un sceau à son amour, le comte de Fersen: «*Tutto a te mi guida*» (tout me conduit vers toi). La Révolution, ce sont ces bourreaux sans états d'âme, qui se glorifient d'avoir, selon l'expression d'Hébert, une reine «passée au rasoir national», et de provoquer ces hurlements

de «Vive la république» associés aux spectacles obscènes du sang qui coule de l'échafaud. Le dernier cri de la reine est celui de la passion, imprimé dans la cire, la consécration de la pérennité du sentiment amoureux par-delà la nausée éphémère des événements. Les papiers personnels de Marie-Antoinette, dont sa correspondance secrète avec le comte Hans Axel de Fersen, sont conservés aux Archives nationales de France. Dans une lettre datée du 4 janvier 1792, Marie-Antoinette précisa à son amant: «je vais finir, non pas sans vous dire mon bien cher et tendre ami que je vous aime à la folie et que jamais jamais je ne peux être un moment sans vous adorer.» Sous le poids de l'Histoire et ce renversement de la fortune, cette héroïne en dépit de son désir, cette nature ordinaire plutôt sentimentale, finit par épouser son destin sublime et tragique, par la conscience advenue d'un devoir supérieur auquel il lui était interdit de se dérober.

- Illustration: Alfred Elmore, *Les Tuileries*, 20 juin 1792.

LECTURE RECOMMANDÉE

- Stefan Zweig, *Marie-Antoinette, portrait d'une personne ordinaire*, Traduction nouvelle intégrale et introduction de Jean-Jacques Pollet, Les Belles Lettres, 2023.

ABÉCÉDAIRE DU TOTALITARISME par Ariane Bilheran

Zweig, Stefan

« NÉ EN 1881 DANS UN GRAND ET PUISSANT EMPIRE [...], IL M'A FALLU LE QUITTER COMME UN CRIMINEL. MON ŒUVRE LITTÉRAIRE, DANS SA LANGUE ORIGINALE, A ÉTÉ RÉDUITE EN CENDRES. J'AI ÉTÉ LE TÉMOIN DE LA PLUS EFFROYABLE DÉFAITE DE LA RAISON. » (LE MONDE D'HIER).

Né le 28 novembre 1881 à Vienne en Autriche-Hongrie et mort le 22 février 1942 à Petropolis au Brésil, Stefan Zweig est une grande figure intellectuelle de la première partie du XXe siècle. Issu d'une famille juive originaire de la Moravie, Zweig reçut une éducation laïque, puis étudia la philosophie et l'histoire de la littérature à l'Université de Vienne où il obtint son doctorat de philosophie sur Hippolyte Taine. Ami de Freud, de Schnitzler, de Romain Rolland, de Richard Strauss, il fut un infatigable voyageur avant 1914: Berlin, Paris, Bruxelles, Londres, mais aussi l'Inde, les États-Unis et le Canada. Zweig se consacra à l'écriture ainsi qu'à une collection de manuscrits, de partitions et d'autographes, dont une page des *Carnets* de Léonard de Vinci, un manuscrit de Nietzsche, le dernier poème manuscrit de Goethe, des partitions de Brahms et de Beethoven. Cette collection inestimable, confisquée par les nazis, fut en grande partie détruite. Zweig prit très tôt conscience de la dangerosité d'Hitler, contre l'avis



de son entourage. Il quitta l'Autriche dès février 1934 après une perquisition policière, pour se réfugier à Londres. En 1936, alors qu'éclatait la guerre d'Espagne, Zweig se réfugia au Brésil, où il fut accueilli avec les honneurs. De retour en Angleterre, Zweig

demanda la naturalisation britannique, après l'annexion de l'Autriche par Hitler le 12 mars 1938, avant de repartir au Brésil, en proie au désespoir. Ses ouvrages brûlés en place publique, il assista à la destruction méthodique de son œuvre. Il divulgua, dans ses écrits et conférences en Argentine,

en Uruguay et à New York, des idées humanistes et antimilitaristes. Il se suicida en 1942 avec sa dernière épouse, en laissant un testament, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, un livre de mémoires évoquant l'âge d'or d'une Europe révolue. On lui doit les biographies de Marie-Antoinette, Marie Stuart et Joseph Fouché, mais également des romans et nouvelles, dont *Amok*, *Le Joueur d'échecs*, et *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*.

TURBULENCES

FRANCE · La censure préemptive se banalise

Le préfet des Alpes-Maritimes déteste les libertés publiques, la Déclaration des droits de l'Homme, la Constitution de la République française et la liberté d'expression. Il rétablit tranquillement la censure préalable dans son département. Il vient d'interdire la projection suivie d'un débat d'un film sur le général iranien Soleimani assassiné sur ordre de Donald Trump. Se prenant pour un critique de *Télérama*, il se permet de qualifier de «controversé» le film en question! De quoi je me mêle?! Ensuite il explique dans son arrêté d'interdiction craindre un trouble à l'ordre public sans dire lequel si ce n'est qu'il anticipe le fait que pourrait être tenu «des propos qui pourrait relever de l'apologie ou des propos antisémites»! Et d'ajouter dans un communiqué: «Il est absolument inconcevable d'envisager la tenue de cette projection-débat. L'antisémitisme n'est pas une opinion, c'est un délit». N'hésitant pas à reprendre le stupide slogan des ignorants. Alors on va rappeler au préfet nerveux que l'article 10 de la Déclaration des droits de l'Homme, la française, celle de la Révolution qui figure dans notre Constitution, stipule que la liberté d'opinion et de conscience est ABSOLUE. C'est son expression publique (article 11) qui peut faire l'objet, si la loi en dispose pour des raisons d'intérêt public, de limitations strictement encadrées. Oui, l'antisémitisme est bien une opinion (détestable) mais c'est *son expression* qui est fautive. Et le contrôle de cet abus de la liberté ne peut intervenir QU'A POSTERIORI et ne peut être effectué que par le JUGE JUDICIAIRE EXCLUSIVEMENT. Et sûrement pas par un préfet avide, comme ses patrons Macron et Darmanin, de mesures liberticides. Ces multiples viola-

tions de nos libertés sont devenues chez ces gens une habitude témoignant de leur appétit pour la destruction des libertés publiques et l'installation d'un système penchant vers le néo-fascisme.

- Régis de Castelnaud, 21.1.2024

MARQUE-PAGES · La semaine du 20 au 26 janvier 2024

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

La politique des tripes. Les actions géopolitiques de Joe Biden sont à tout le moins aventureuses. Il se guide, comme ses proches le reconnaissent eux-mêmes, davantage à ses «tripes» qu'à une appréciation rationnelle des situations. Le diplomate britannique Alastair Crooke reconnaît que cette spontanéité avait toujours caractérisé les grands chefs — mais qu'elle impliquait des vertus qui font cruellement défaut au président américain.

«La tradition veut que les dirigeants prennent la bonne décision sous l'impulsion de leur inconscient, sans calcul rationnel minutieux. Dans l'Antiquité, cette qualité était très précieuse. Ulysse la possédait. On l'appelait la *mētis*. Mais cette capacité dépendait d'un tempérament serein et d'une aptitude à voir les choses dans leur globalité; à saisir les deux faces d'une pièce, dirions-nous.»

Dans un article remarquablement synthétique et intelligent, Crooke décrit les conséquences de ce pilotage à l'instinct littéralement foutraque sur les principaux théâtres de conflit: Ukraine, Israël, Yémen, Liban, Irak... Sous les yeux narquois mais attentifs des puissances concurrentes et du reste du monde, les États-Unis sont selon lui en train de s'enliser dans une série d'impasses stra-

tégiques qui «remodèleront sans aucun doute l'ordre mondial» à l'avantage de leurs adversaires.

Où est la menace? Sur le pourtour de la Chine, les États-Unis peuvent compter sur un cordon d'alliés dévoués, épouvantés par le péril communiste chinois... Vraiment? C'était peut-être le cas dans les années 1970. Un demi-siècle plus tard, un sondage d'envergure mené au Japon, en Corée du Sud, à Taïwan et à Hong Kong donne une tout autre image. Le grand épouvantail pour ces peuples désormais... c'est l'oncle Sam!

«Même au Japon, LE principal allié des États-Unis dans la région, 53 % de la population considèrent les États-Unis comme une "menace majeure" et 23 % comme une "menace mineure".»

Novax karma. Mike Dickson était une personnalité respectée du journalisme sportif en Australie. Il avait cependant une bête noire, sur qui il répandait les imprécations les plus écumantes: Novak Djoković. Il avait même milité pour sa cancelation de l'Open d'Australie à cause de la réticence du tennisman serbe aux vaccins. Or voici que Mike Dickson est mort subitement à la veille de son 60e anniversaire, alors qu'il se trouvait justement à Melbourne pour l'Open d'Australie... Pas rancunier, Novax a exprimé ses condoléances.

Vigilance. Tennis encore... L'Ukrainienne Marta Kostyuk a battu la Russe Maria Timofeeva à l'US Open. Motif de réjouissance et fierté nationale? Eh bien, non! Marta était fumante de colère: l'annonce de sa victoire comportait quand même un drapeau russe à côté du nom de la perdante! Elle s'est donc fendue d'un long communiqué se terminant avec cette jonction:

«J'appelle les médias, les officiels et la communauté sportive à cesser d'utiliser le court de tennis pour promouvoir le "monde russe".»

C'est vrai, quoi: le sport doit rester à l'écart de la politique. N'est-ce pas?

L'expat éternel. Que sait-on vraiment sur l'action et les idées réelles de feu Henry Kissinger. L'homme qui a façonné de manière déterminante la politique étrangère américaine, selon Ronald Lasecki... n'était pas un Américain! Et il ne s'agit pas seulement de ses origines et de son fort accent allemand. L'auteur relève l'originalité et la liberté d'esprit sur nombre de thèmes — dont l'Ukraine ou l'ouverture vers la Chine — qui font l'objet aux USA d'une union sacrée.

«Les idées de Kissinger ne sont pas et ne seront pas mises en œuvre dans la politique étrangère américaine dans un avenir prévisible. Car dans sa construction intellectuelle, sa mentalité et sa conscience, Kissinger n'était pas un Américain, mais un Européen.»

Ce très intéressant article traduit du polonais mérite vraiment le détour!

Servile bienséance. Il est devenu si célèbre sur YouTube sous le surnom de Campagnol qu'on en oublie que Christian Combaz est aussi romancier, et de grand talent. C'est l'écrivain qui, dans cet entretien avec le Courrier des Stratèges, fustige les complaisances et les compromissions de la société française avec un pouvoir que, par ailleurs, elle feint de rejeter. En particulier chez ses confrères écrivains, restés pour la plupart totalement inertes face à la dystopie sanitaire de 2020 et à ses suites.

«Imagine un Céline de 58 ans un peu désabusé face à la crise du Covid. Aujourd'hui, il aurait écrit un monument sur la lâcheté humaine... sur cette dégradation totale de l'humanisme européen. Houellebecq? Zéro. Pas une ligne. L'idiote, là, Virginie Despentes, qu'on nous donnait pour une grande rebelle: zéro aussi. Elle raconte ses histoires de junkies et... rien. On prive de son boulot un type qui a quatre enfants: ça ne la dérange absolument pas... Le problème n'est pas simplement celui de la langue qui disparaît, mais celui

du sens moral qui va avec la littérature.»
(Min. 19:00)

L'argent du beurre. Le ministre suisse des Affaires étrangères a eu l'idée assez étrange, à New York, de proposer à M. Lavrov ses bons offices pour un sommet de la paix entre Moscou et Kiev. Comme on pouvait s'y attendre, le chef de la diplomatie russe a fermement répondu non. Et il a argumenté: la Suisse n'est pas neutre, elle s'est jointe à la politique des sanctions de l'UE, elle bloque illégalement des milliards d'avoirs privés russes. Il a même rappelé certaines orientations géopolitiques fondamentales du pays que bien des Suisses auraient été heureux d'apprendre par leurs propres médias:

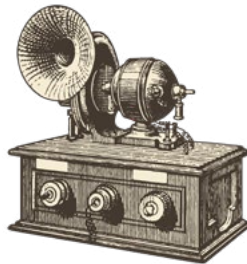
«[M. Cassis] a dit qu'ils étaient à notre service, mais je lui ai souligné que la stratégie nationale de la Suisse, approuvée pour 2024 à 2027, stipule que la Suisse est prête à construire la sécurité européenne – pas avec la Russie, mais contre la Russie.»

«La Suisse balayée», «une gifle», un «crochet»: les médias helvétiques s'étranglent à dramatiser l'affront. Ils

feraient sans doute mieux de se mettre les yeux en face des trous et de reconnaître que leur pays ne peut à *la fois* prendre parti dans une guerre et se prétendre neutre. Au moins, ils savent maintenant comment on dit «le beurre et de l'argent du beurre» en russe.

Préparation à l'héroïsme. S'il est un grand entretien à écouter ces jours-ci, c'est celui-ci: Alexandre Havard sur Epoch Times plaidant pour la restauration de ce grand centre vital oublié par les peuples dits rationnels: le *cœur*. Nous le mentionnons dans ce numéro: par sa défense du cœur et des vérités de l'intuition, Havard nous prépare aux choix radicaux et tragiques que l'entrée en totalitarisme va poser à chacun d'entre nous.

«Des choses incroyables et bien pires que jadis sont possibles. Les hommes d'aujourd'hui semblent beaucoup moins préparés pour ce qui arrive. Nous rentrons dans le monde de l'idéologie et nous allons beaucoup souffrir. Il va falloir faire attention à notre conscience, il va falloir mener une vie héroïque.»



L'ANTIPRESSE EST UNE CHRONIQUE
DE LA VIE HUMAINE AU TEMPS DES ROBOTS,
100 % ANIMÉE PAR L'INTELLIGENCE NATURELLE.
DÉJÀ HUIT ANS. PLUTÔT RASSURANT, NON?

Pain de méninges

LE RITE UNIVERSEL

Au fin fond du Népal, des coolies tendent à bout de bras, au moment où j'écris ces lignes, de fines et longues pipes sur lesquelles sont montés de drôles d'appareils. Mon Dieu, qu'est-ce? On s'approche, humble comme face à un autel, dans l'attente d'un prodigieux geste ancestral. On croit à une pratique de la vieille alchimie. Une cérémonie du passé dont même la fonction nous serait perdue. On s'approche encore. Aaaahhh! Effroi! Des perches à selfies! Ils n'ont pas plus de dents que leurs pères, pourtant. Ils ont encore la même vélocité à la montée. Leurs dos sont cassés de la même façon. Des perches à selfies! Et vous verrez le même geste, le même fin tuyau de plastique au bout des bras des hommes du Bhoutan, au large des Comores à bord des véloces kwassas-kwassas, tenu par des doigts de pêcheurs, au fond des forêts d'Alaska, dans des steppes sans horizon, dans les déserts les moins amènes à l'homme et où, si un homme vient à passer monté sur un camélidé à la bouche molle, un seul homme, cet homme suffit pour la tendre à bout de bras, cette perche, et faire un selfie de merde, son chameau, interloqué, en arrière-plan. Partout, comme une bête marquée, l'homme a accepté ce niveau de dégradation. C'est un fait inédit dans l'histoire des hommes, un tel renoncement.

— Nicolas Boucher, *Fallait-il tuer Macron?*

LE FUMEUR

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

